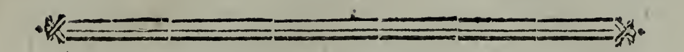
RÉVOLUTIONS
DE PARIS.





REVOLUTIONS

DE PARIS.

Dédié à la nation & au diſtrict des Petits-Auguſtins.

SECONDE ÉDITION.

Du 12 *au* 17 *Juillet* 1789.

DES qu'on ſut dans cette ville le départ de ce miniſtre chéri, la conſternation fut générale; le peuple déſeſpéré, cherchant un terme à ſes maux, incendia pluſieurs barrières, ſe porta en divers lieux, forma des projets incertains, tandis que les citoyens, dans un morne ſilence, en ſe conſultant, laiſſoient échapper des larmes. Sur les cinq heures, le dimanche 12 Juillet, des citoyens, aſſemblés aux Palais-royal, envoyèrent des ordres pour fermer tous les ſpectacles; ce qui fut exécuté ſans réplique. Cette marque d'honneur, décernée à un grand homme, fit connoître, avec certitude, quel étoit le degré de l'affliction publique.

L'on fut enſuite au Cabinet du ſieur Curtius, pour prier cet artiſte de ſe déſaiſir des buſtes ou portraits de monſeigneur le duc d'Orléans & de M. Necker. On a porté ces buſtes en triomphe, quoique décorés de crêpes, ſymboles

de la diſgrace de ces hommes précieux (1), & le peuple crioit : *chapeau bas*, pour marquer ſa profonde vénération. Le cortége étoit nombreux ; il a ſuivi le boulevard & la rue Saint-Martin : là, les citoyens qui le compoſoient ont engagé un détachement de la garde de Paris à les accompagner pour maintenir le bon ordre. On a ſuivi la rue Saint-Martin, celles Grenetat, de Saint-Denis, les rues de la Ferronnerie, Saint-Honoré, juſqu'à la place Vendôme. Alors un détachement de Royal-Allemand a voulu faire main-baſſe ſur le peuple ; on a lancé des pierres, les ſoldats ſe ſont jetés parmi la populace ; le buſte de M. Necker a été briſé, celui de Monſeigneur le duc d'Orléans n'a échappé que parce qu'un dragon d'un coup de ſabre, n'a pu l'atteindre ; mais ces lâches ſoldats, qu'inceſſamment l'aſſemblée nationale peut licencier & déclarer infâmes, ont oſé tirer ſur le peuple: un Garde-françoiſe, ſans armes, a été tué, & quelques perſonnes bleſſées. Au même inſtant le prince Lambeſc, leur chef, cet odieux ariſtocrate a paru au pont tournant des Thuileries ; il a eu la baſſe cruauté de ſe préſenter à des citoyens qui ſe promenoient & qui n'avoient pour arme qu'une badine en main : là, d'un coup de ſabre, & ſans motif, il a abattu à ſes pieds un vieillard qui ſe retiroit avec ſon ami ; des jeunes gens ont voulu s'avancer, mais les ſoldats ont fait feu. Dès-lors chacun, ſaiſi d'effroi, a pris la fuite ; on a entendu un coup de canon, & l'alarme s'eſt répandue : des citoyens déſeſpérés ſont entrés au Palais-royal, en criant : *aux armes*! *aux armes*! L'on avoit déjà fait des motions dans ce jardin, pour ſe raſſembler à l'hôtel-de-ville, ſous les ordres des Electeurs de la capitale ; effectivement on y a couru ; un très-grand nombte des citoyens de tout rang, de tout âge, ſe ſont armés & ont été raſſemblés vers les neuf heures du ſoir ; ils ſe ſont montrés en pluſieurs endroits, les uns à pieds, & quelques autres à cheval. Du-

(1) On croyoit alors que monſeigneur le duc d'Orléans avoit reçu un ordre d'exil.

rant cet intervalle, des Gardes-françoifes patriotes fe font échappés de leurs cafernes malgré leurs officiers; ils fe font portés avec intrépidité vers la place Louis XV : on peut dire qu'il n'y ont pas couru, ils y ont volé. Un détachement de Royal-Allemand s'étoit avancé le long du boulevard, les Gardes ont fait feu, les dragons ont ripofté par une décharge; mais un coup de canon tiré du dépôt des Gardes, & fecondé d'un feu roulant, a forcé ces étrangers de fuir précipitamment, en laiffant quelques-uns des leurs, tués ou bleffés fur le lieu du combat. On a rapporté leurs armes & leurs dépouilles, que l'on a regardé comme les premiers gages de la victoire qui nous attend.

A onze heures, plufieurs autres détachemens de braves Gardes-fançoifes ont forcés leurs cafernes, & ont marché du côté de la place Louis XV, le long des boulevards Saint-Denis & Bonne-Nouvelle. Durant la nuit on a entendu quelques coups de fufils.

Ce matin 13, à neuf heures, on fonne le tocfin pour raffembler la bourgeoifie. Les citoyens de tout rang âge, pouvant porter les armes, fe préfentent dans leurs diftricts; c'eft la voix de la patrie, c'eft l'intérêt du fang qui commande, ce font des amis, des frères & foi-même qu'il faut défendre; nos lâches oppreffeurs nous y forcent: ils ont trahi leurs fermens, leurs devoirs; à la juftice ils oppofent la force, ils trompent la bonté du roi : c'eft à nous de montrer que nous fommes vingt-quatre millions, & qu'ils ne font pas vingt mille.

La cour eft encore à Verfailles; c'eft fauffement que l'on a répandu le bruit de fon départ pour Compiègne. Il faut efpérer que l'affemblée nationale viendra s'établir à Paris, du moins elle y fera en fûreté.



DÉTAILS

Du lundi 13 Juillet.

LES coups de fusils qui ont été entendus dans la nuit du dimanche au lundi, annoncés dans les détails d'hier, avoient été tirés par *les soldats de la patrie ;* c'est le titre qu'ont pris les Gardes-françoises en se présentant au camp des régimens de Royal-Allemand & de Château-vieux ; mais ceux-ci ont refusé le combat, & les soldats ont quitté les armes. Le cruel prince Lambesc les a menacés de la corde ; ils se sont soulevés contre lui, & il a été forcé de partir le lendemain pour Versailles, où tout est tranquille.

L'assemblée nationale a envoyé une députation au Roi, pour lui représenter l'état de la capitale. Le Roi a répondu qu'il persistoit dans ses intentions, d'après l'avis de son conseil.

M. Necker, après une scène fâcheuse, reçut ordre samedi, en dînant, de quitter le royaume ; il lut la lettre du Roi & acheva de dîner avec calme & sérénité. Après dîné il monta dans sa voiture avec son épouse, & sans en prévenir personne, de crainte que son départ ne causât quelqu'alarme, il se fit conduire à Saint-Ouin ; là, il prit la poste & partit pour Lausanne en Suisse.

Dans la nuit du dimanche au lundi, toutes les barrières, depuis le fauxbourg Saint-Antoine jusqu'à celui Saint-Honoré, ont été incendiés, & aucune marchandise n'a payé de droits d'entrée depuis ce moment.

Ce matin, la populace armée de bâtons, de poignards, de piques & de lances, s'est portée, en divisions séparées, en plusieurs endroits ; elle a formé divers projets, entre autres celui de mettre au pillage les hôtels de nos communs ennemis ; cependant la sagesse de quelques citoyens qui s'étoient mêlés avec eux, les a contenus ; mais on s'est fait délivrer les canons & les drapeaux de la ville, on a fouillé chez tous les armuriers, on a pris leurs armes ;

chaque individu s'eſt déclaré ſoldat de la patrie, en mettant une cocarde à ſon chapeau. L'on a fait ouvrir les priſons de la Force, & délivrer les priſonniers. Mais l'expédition la plus remarquable eſt celle faite au couvent des Lazariſtes. On a demandé du bled ou des farines *à ces bons pères ;* ils ont répondu, à diverſes repriſes, qu'ils n'en avoient que pour leur conſommation : néanmoins on a fait perquiſition, & tandis que nous étions dans la diſette des grains, ils en avoient des amas incroyables ; on vient d'en conduire, à la halle, cinquante-deux voitures. On ne peut ſe diſſimuler que la populace ne ſe ſoit portée à des excès très-répréhenſibles ; elle s'eſt enivrée des vins & des liqueurs qu'elle a trouvés dans les caves, & a briſé & ſaccagé ce qu'elle a rencontré. Les religieux, pour ſe dérober à leur fureur, ſe ſont cachés dans des ſouterrains ignorés, avec des proviſions ſuffiſantes : mais pour éloigner la populace, ils ont pris le parti extrême de mettre le feu dans les granges ; l'incendie n'a pas été conſidérable, vu la promptitude des ſecours.

Pendant ces alarmes, les citoyens de tous les rangs étoient aſſemblés à l'hôtel-de-ville. Le comité des électeurs des trois ordres a déterminé l'établiſſement d'une garde bourgeoiſe, pour rétablir la sûreté dans la ville. Alors il s'eſt établi une correſpondance entre le comité, préſidé par le traitre prévôt des marchands, & les diſtricts de la capitale.

Dans l'après-dîné, il a été découvert au port Saint-Nicolas, un bateau chargé de poudre à canon : il a été déchargé & mis ſous la garde des citoyens.

Sur les ſix heures, il eſt entré dans Paris, un convoi de bled deſtiné pour le camp du champ-de-Mars. Ce convoi, de pluſieurs voitures a été conduit, non au camp, mais à la halle, pour être vendu aux boulangers de cette ville.

En même-temps on a appris qu'il y avoit au bourget ſoixante pièces de canons, & quelques voyageurs en ont annoncé quarante à Goneſſe ; en outre, on ſavoit qu'il y avoit cinq régimens à Saint-Denis, avec quarante pièces de canons.

Il y avoit un camp au Champ-de-Mars, compoſé de trois

régimens; des campemens à Sèves, aux Champs-Elyſées, à Meudon, aux environs de Verſailles & dans pluſieurs autres lieux. C'eſt ſans doute par humanité & pour maintenir l'ordre & la paix, que l'on nous inveſtiſſoit ainſi !

Il avoit été enlevé nuitamment, par ordre du miniſtre de l'hôtel des invalides, ſix voitures d'armes; n'ayant pu enlèver le reſte, nos ennemis les ont fait cacher ſecrètement entre la voûte de l'égliſe & le toît; ils les ont fait couvrir de paille dans l'eſpoir qu'elles ne feront pas découvertes.

Mais un dévouement qui a paru digne d'exemple, eſt celui de M. le curé de Saint Etienne-du-Mont, marchant au milieu de ſes paroiſſiens, les plus capables de porter les armes, & rétabliſſant par-tout l'ordre & le calme.

M. le lieutenant de police vient d'être appellé à l'hôtel-de-ville, il a aſſuré qu'il y avoit des approviſionnemens dans la capitale pour une quinzaine de jours; il a promis des renſeignemens néceſſaires & s'eſt démis de ſa charge.

Ce ſoir la tranquillité règne dans la capitale; les bourgeois des différens diſtricts, ſecondés de quelques *ſoldats de la patrie*, ſont ſous les armes, & ont ordre de déſarmer les gens ſans aveu; le tout s'exécute avec la plus grande régularité.

Nous oublions de dire que la plupart des troupes nationales & même quelques troupes étrangères paroiſſent être de nos amies; inceſſamment nous attendons des ſecours de la province.

DÉTAILS

Du Mardi 14 Juillet.

LA nuit du Lundi au Mardi a été fort tranquille; ſeulement la garde bourgeoiſe a arrêté des gens ſans aveu, au nombre de trente-quatre, qui avoient volé & cauſé des dégats à la maiſon de ſaint Lazare; ils ont été conduits dans les priſons.

Ce

Ce matin une ordonnance des électeurs aſſemblés à la ville, fixe l'état de la milice bourgeoiſe : hier on portoit la cocarde verte & blanche; aujourd'hui on la foule aux pieds, & l'on prend la cocarde bleue & roſe.

Les troupes campées aux champs-élyſées ont délogé cette nuit; on ignore encore le lieu de leur retraite.

Au lever du perfide prévôt des marchands, un citoyen a été dépoſer qu'un convoi de poudre & de plomb nous venoit d'être enlevé par les ſoldats campés aux environs de Paris; vainement ce citoyen récidivoit & appuyoit ſa dépoſition de preuves authentiques, de Fleſſelles ne l'écoutoit point: contraint à la fin de répondre, il dit négligemment, en ſouriant : « *Eh bien, il faut faire une note de tout cela*! » Quel excès de patriotiſme!

Il promettoit, ſans ceſſe, de délivrer des armes, & n'en délivroit point, lorſqu'enfin on ſe décida de marcher aux Invalides; l'on ſe préſenta en nombre ſuffiſant; les canonniers & les ſoldats invalides, voyant que la réſiſtance eût été inutile, ouvrirent les portes; on courut aux magaſins d'armes; on en découvrit des quantités innombrables; on s'empara des canons; des citoyens accoururent en foule; on prit des fuſils avec acharnement, depuis dix heures du matin juſqu'au ſoir; enfin, il nous eſt impoſſible de dire quel eſt le nombre immenſe des armes enlevées aux invalides.

Pour éviter toute ſurpriſe, il a paru prudent de viſiter avec ſoin toutes les voitures, ainſi que les courriers qui entrent & ſortent de la capitale; cette précaution a découvert plus d'un traître: on a pendu prévotalement & ſur le champ divers particuliers, convaincus de perfidie ou chargés d'infâmes miſſions contre les citoyens & la patrie. On a ſurpris des convois, dont un pour le roi, conſiſtant en pluſieurs voitures de grains; quantité d'équipages; deux charriots ayant la livrée de la reine & chargés d'habits de traveſtiſſement; nombre d'ariſtocrates qui alloient ſe refugier dans leurs châteaux, emportant avec eux leurs tréſors & leurs armes. Ces diverſes confiſcations ont enfin convaincu le prévôt des marchands de trahiſon: il entretenoit une correſpondance ſecrète

avec nos plus cruels ennemis ; plusieurs lettres l'ont attesté : mais enfin le perfide a subi le sort qu'il méritoit ; il est descendu de la place éminente de président des citoyens assemblés à l'hôtel de ville, pour aller à la grève, où il a été décolé & son corps livré à la populace.

Mais une victoire signalée & qui peut-être étonnera nos neveux, c'est la prise de la bastille, en quatre heures ou environ.

D'abord on s'est présenté par la rue Saint-Antoine, pour entrer dans cette forteresse, où nul homme n'a pénétré sans l'intention de l'affreux despotisme; c'est là que ce monstre faisoit encore sa résidence. Le traitre gouverneur a fait déployer l'étendard de la paix. Alors on s'est avancé avec confiance : un détachement de Gardes-françoises, & peut-être cinq à six mille bourgeois armés, se sont introduits dans les cours de la bastille ; mais, parvenus en face de l'entrée, le pont-levi s'est haussé, & une décharge d'artillerie a renversé plusieurs Gardes-françoises & quelques soldats ; le canon a tiré sur la ville, le peuple a pris l'épouvante ; quantité d'individus ont été tués ou blessés ; mais on s'est rallié, on s'est mis à l'abri du feu, on a couru pour chercher seize pieces de canons ; l'on a attaqué du côté de l'eau, par les jardins de l'arsenal, on a fait un siége en forme ; on s'est avancé de divers côtés, un feu roulant n'a cessé de part & d'autre, le foyer étoit terrible ; les intrépides Gardes-françoises ont fait des merveilles. Bientôt on est parvenu au magasin des poudres ; on s'est saisi du régisseur vers les trois heures, il a été conduit à la grêve, où il a été décapité ; mais l'action devenoit continuellement plus vive. Les citoyens s'étoient aguerris au feu ; on montoit de toutes parts sur les toîts, dans les chambres ; & dès qu'un invalide paroissoit entre les creneaux sur la tour, il étoit ajusté par cent fusiliers qui l'abattoient à l'instant, tandis que le feu du canon, les boulets précipités, perçoient le pont-levi & brisoient les chaînes ; en vain le canon des tours faisoit fracas, on étoit abrité ; en vain les traîtres assiégés feignoient de se rendre,

on ne croyoit plus à leurs ſignaux : lorſqu'enfin peu après la brèche ſe forma, on courut chercher des planches pour traverſer le foſſé. A peine il y en eut une de poſée, qu'un bourgeois s'élance, monte à l'aſſaut, précédé par un grenadier; il arrive, le canon du dedans tiroit ſur la brèche, il eſt tué ; mais le brave grenadier ne l'eſt pas ; il protége l'entrée ; on ſe précipite bouillant de carnage; on fonce, on égorge tout ce qui s'oppoſe au paſſage; on ſaiſit les priſonniers, on pénètre par-tout : les uns cherchent le gouverneur, les autres volent ſur les tours ; ils arborerent le drapeau ſacré de la patrie, aux applaudiſſemens & aux tranſports d'un peuple immenſe. On veut avoir le perfide gouverneur ; on le découvre enfin ; le lâche s'étoit caché ; deux grenadiers le ſaiſirent : un jeune bourgeois ſe préſente, il veut ſe confier à lui ; il ſe jette dans ſes bras déchiré de douleurs ; on lui arrache ſes marques d'honneurs ; on le traite en infâme ; on va le traîner au milieu d'un peuple immenſe ; il preſſe le jeune homme qui le conduit, qui veut le protéger encore contre les inſultes de la populace : « Ah ! lui dit-il, déchiré de remords, *j'ai trahi ma Patrie* », & les ſanglots étouffent ſa voix. Cependant on a déjà ſaiſi le ſous-gouverneur, le capitaine des canonniers, & tous les priſonniers de guerre : on ouvre les cachots ; on rend à la liberté des hommes innocens, des vieillards vénérables étonnés de revoir la lumiere. L'auguſte & ſainte liberté, pour la premiere fois, s'introduiſit enfin dans ce ſéjour d'horreurs, aſyle affreux du deſpotiſme des monſtres & des crimes.

Cependant on forme la marche, on ſort au milieu d'une foule énorme; les applaudiſſemens, l'excès de la joie, les inſultes, les imprécations lancés contre les perfides priſonniers de guerre, tout étoit confondu; des cris de vengeance & de plaiſirs partoient de tous les cœurs ; les vainqueurs glorieux & comblés d'honneurs portant les armes & les dépouilles des vaincus, les drapeaux de la victoire, la milice mêlée parmi les ſoldats de la patrie, les lauriers qui leur étoient offerts de toutes parts, tout offroit un ſpectacle

terrible & ſuperbe. Arrivé à la grêve, ce peuple impatient de ſe venger n'a pas permis que de Launai, ni les autres officiers, montaſſent au tribunal de la ville; il les a arraché des mains de leurs vainqueurs, les a foulé aux pieds l'un après l'autre, de Launai a été percé de mille coups; on lui a coupé la tête, on l'a portée au bout d'une lance, dont le ſang ruiſſeloit de tous côtés. Et l'on en montroit déjà deux avant que les gardes invalides de la Baſtille euſſent paru. Ils ſont arrivés, & le peuple a demandé leur ſupplice; mais les généreux Gardes-françaiſes ont ſollicité leurs grâces, & à leurs demandes toutes les voix ſe ſont réunies, & le pardon a été unanime.

Cette journée glorieuſe doit étonner nos ennemis, & nous préſage enfin le triomphe de la juſtice & de la liberté.

Ce ſoir il y a illumination générale.

SUITE DES NOUVELLES DE PARIS,

Du mercredi 15 Juillet.

CETTE fortereſſe étonnante, fut bâtie ſous Charles V, en 1369, & finie l'an 1383, que des armées formidables, Louis XIV & Turenne jugèrent imprenables, a donc enfin été emportée d'aſſaut en quatre heures, par une milice indiſciplinée & ſans chef, par des bourgeois inexpérimentés, ſoutenus, il eſt vrai, de quelques ſoldats de la patrie; enfin, par une poignée d'hommes libres. O ſainte liberté, quelle eſt donc ta puiſſance! Le brave grenadier qui le premier ſe rendit maître de la brèche, reçut hier, des mains de l'aſſemblée des citoyens de Paris, & au nom de la nation, la croix de l'ordre royal & militaire de S. Louis, que portoit le traitre gouverneur de la Baſtille, récompenſe flatteuſe & bien digne de ſon courage, tandis que le jeune bourgeois, *M. Templement*, qui s'étoit emparé du perfide de Launay, ſe vit obligé d'accepter la couronne civique que refuſoit ſa modeſtie, & dont une aſſemblée de

citoyens, ſéante dans une maiſon, au coin du boulevard, porte Saint-Martin, voulut récompenſer ſon courage. La nouvelle d'un événement auſſi grand, auſſi glorieux, répandit la joie & l'eſpérance dans tous les quartiers de la ville: mais une lettre ſurpriſe qu'écrivoit le traitre, prévôt des marchands, à l'inſigne de Launay, avoit fait connoître que vers les dix heures, & dans la nuit, il devoit y avoir des trahiſons & des ſurpriſes; en conſéquence, on ſonna le tocſin pour que chaque citoyen fût aux armes, & que perſonne ne dormit dans cette vaſte capitale; des détachemens étoient allés à la découverte; on avoit formé des baricades, des retranchemens dans tous les fauxbourgs & dans pluſieurs quartiers; les bourgeois ſans armes, avoient dépavé des coins de rues, & tranſporté des pierres & des grés dans leurs appartemens, juſques au haut des maiſons; plus de cent pièces de canons entre les mains des citoyens, avoient permis d'en placer pluſieurs à toutes les portes de la ville, à toutes les avenues; les ſerruriers avoient forgé des piques pour des hommes qui manquoient d'armes; les plombiers avoient fondu des balles; chacun étoit armé & retranché; des obſervateurs étoient placés ſur les tours pour découvrir au loin ce qui ſe paſſoit; un ſeul rang de lampions bordoit les rues, ſur les fenêtres du premier étage de chaque maiſon, & ſervoit à éclairer les actions des traitres qui pouvoient ſe trouver parmi nous; car certainement, il y en avoit, & en tres-grand nombre; c'eſt en cet état, que nous attendions l'ennemi.

Je ne peindrai point les angoiſſes, la crainte, les appréhenſions de chaque famille enfermées dans ſa maiſon; chacun, ſelon ſa timidité ou ſon courage, formoit des conjectures diverſes; l'on n'ignoroit pas qu'il y avoit aux environs de Paris, au moins trente mille hommes, auſſi avant minuit l'alarme ſe répandit-elle dans pluſieurs quartiers; la milice y courut de toutes parts; on y mena promptement du canon; quelques détachemens à cheval furent à la découverte; &, en effet, l'on apperçut dans la campagne & en certains endroits, des huſſards, dans d'autres des dragons; mais il

n'y eut aucun échec ; l'on prévit seulement qu'ils cherchoient des issues secrètes pour s'introduire dans la ville. Cependant, l'on croyoit que les régimens de Nassau, de Royal, & quelques autres, se hasarderoient ; l'on connoissoit la témérité de leurs chefs, & vers le milieu de la nuit l'on courut aux armes à diverses reprises, mais inutilement, l'ennemi n'osoit pénétrer ; conséquemment, la nuit se passa sans tirer un coup de fusil. Vers le matin, on ne tarda pas à savoir que les régimens campés au champ de Mars, avoient fui & laissé une partie de leur bagage ; on y fut & l'on en ramena plusieurs voitures chargées de tentes, de pistolets, de manteaux, & de beaucoup d'autres objets.

Le comité de l'hôtel-de-ville ne se sépara point durant cette nuit, & déclara que désormais, il resteroit permanent, du moins autant que dureroit le danger. Il ordonna ensuite, que la milice parisienne allât s'emparer de diverses possessions, telles que l'école royale & militaire, le trésor royal, la caisse de Poissy, &c. ce qui fut exécuté sans trop de difficulté & dont on retira encore quelques avantages ; enfin, la démolition de la bastille fut arrêtée, des milliers d'ouvriers y coururent ; ce repaire affreux de l'infernal despotisme, qui, durant tant de siècles, qui tant de fois a fait frémir, a outragé l'humanité, a englouti tant de victimes innocentes, sera totalement anéanti, & à sa place sera élevé un monument à l'auguste liberté ! Horribles humains, tyrans des peuples, disparoissez votre règne est passé !

Cependant la fortune & la victoire nous secondoient ; divers convois nous furent encore amenés ; l'or, l'argent & les provisions s'accumuloient ; tous les habitans de la campagne nous servoient de leur mieux, rien n'échappoit des portes de la ville, rien n'entroit sans des perquisitions. Le comité fit plus, il fit afficher la continuation du payement des rentes perçues à la Ville ; il cherche à ranimer les travaux suspendus, à rétablir l'ordre & la circulation des richesses, lorsqu'un négociant de Bordeaux se présente, offre une somme de cinq cens mille livres ; propose de faire entrer six milles hommes de troupes, & ne demande pour

dédommagement que l'honneur diſtingué d'être généraliſſime de la milice de Paris; tant de générosité n'a point ébloui, l'on a cherché, examiné, & l'on a fini par le remercier de ſes offres.

Nos ennemis ne ceſſoient point de nous tendre des embûches; ils eſpéroient encore nous ſurprendre par leurs lâches perfidies, pour enſuite nous charger de chaînes; mais ne pouvant empêcher nos braves ſoldats des gardes de nous ſervir avec intrépidité, ils cherchèrent les moyens de leur tendre différens pièges, de les empoiſonner avec le pain qui leur étoit fourni dans quelques cazernes; ceux-ci les abandonnèrent, on leur fit ouvrir des réfectoires; alors les religieux de divers couvens prirent la cocarde, portèrent les armes; &, comme au temps de la ligue & des croiſades, l'on vient de voir des guerriers en frocs & en capuchons.

Mais à Verſailles, les repréſentans de la Nation craignant, non ſans raiſon, pour leur liberté & même pour leur exiſtence (1), ne ſe ſéparèrent point durant ſoixante heures; le roi perſiſtoit dans les réſolutions de ſes iniques miniſtres & de ſes perfides conſeils; l'aſſemblée nationale, les déclarant, *de quelque rang, état & fonctions qu'ils puiſſent être*, reſponſables des malheurs préſens & à venir; elle déclara encore, que la dette nationale étant ſous la ſauvegarde de l'honneur & de la loyauté françaiſe, nul pouvoir n'avoir le droit de prononcer le mot infâme *de banqueroute.*

Mais la priſe de la Baſtille, & les malheurs qui l'avoient précédée, inſpirèrent à M. de Liancourt la réſolution de ſe préſenter chez les princes & enſuite chez le roi; Sa Majeſté l'écouta & ne tarda point à ſe rendre au milieu de l'aſſemblée nationale; ce fut le mercredi ſur les onze heures du

---

[1] L'on appréhendoit à Verſailles l'arrivée de la milice de Paris, & un complot affreux; un événement funeſte, dit-on, en eût infailliblement été la ſuite! Le ciel veilloit, ſans doute, alors ſur le ſort de nos ſages Députés!

matin, là elle rendit l'espérance & *l'espérance aux Français*; & promit tout ce que le bonheur public exigeoit.

Bientôt un courrier des exprès se transporta dans tous les quartiers de la capitale, pour annoncer que le roi se rendoit aux instances de son peuple, qu'il alloit reparoître parmi nous, que l'exil des ministres & des traîtres étoit prononcé : la joie, dès ce moment, gagna tous les cœurs. Bientôt une députation très-nombreuse des représentans de la nation vint en confirmer la nouvelle aux citoyens de la capitale; elle fut accueillie au bruit du canon & applaudissemens d'un peuple immense : *Vive la nation* ! *vivent les députés* ! fut le cri général. On la conduisit à l'hôtel-de-ville, les rues étant bordées par la milice bourgeoise; les députés nobles & autres sans distinction marchoient tous à pied, Des transports d'allégresse éclatoient de toutes parts; là, on leur a offert des couronnes civiques; &, après des assurauces de paix réitérées, ils se sont rendus à l'église de Notre-Dame, où le *Te deum* a été chanté; de-là ils se retirèrent & se rendirent dans divers quartiers. On les fêtoit; ils étoient en quelque sorte menés en triomphe, & une illumination générale couronna la soirée.

Telle fut l'issue d'une journée, qui d'abord parut la plus dangereuse qu'ait vu la capitale depuis le siége de Paris, & qui finit enfin par la plus glorieuse qui jamais ait été inscrite dans les fastes de cette ville immense.

DÉTAILS

Du Jeudi 16.

LES François, courbés depuis long-temps sous le joug de l'esclavage, dédaignant de s'instruire des droits & des devoirs de l'homme civilisé, préféroient de s'incliner devant la richesse ou d'abaisser un front humilié & de ramper devant

le

le pouvoir arbitraire. Accablés de fers, ils osoient dire encore, Nous sommes libres ; tant l'orgueil, imbécile enfant de l'ignorance, est ingénieux à s'abuser ! Veut-on savoir ce qu'a produit cette foule d'écrits sur la liberté, dédaignés par les sots & révérés des hommes sages ? Que l'on examine avec quelle célérité l'ordre le plus exact, la discipline la plus sévère, se sont établis au milieu même du désordre. Est-ce là ce peuple insensé, qui, au temps des Guise, s'amusoit avec des histrions & des saltinbanques, taudis qu'on assiégeoit Paris ? Les gens à prétentions, pour la plupart ineptes, égoïstes, avilis sous le despotisme, regardoient les actions & les travaux de la multitude comme une calamité publique ; & c'est pourtant cette populace, méprisée des oisifs & des nuls, qui nous a sauvés de l'esclavage ; c'est elle qu'on a vu s'emparer des canons du régiment des gardes ; c'est elle qui, intrépidement, a monté à l'assaut de la bastille & s'y est précipitée en foule ; c'est elle qui, trouvant entre les mains du gouverneur cette infâme lettre, dans laquelle étoient contenus ces mots, *Tenez bon encore quelque temps, à dix heures vous aurez du renfort*, signé *de Flesselles* ; c'est elle, dis-je, c'est cette populace qui très-habilement invite le traître prévôt des marchands à paroître, & lui tranche la tête froidement ; c'est elle qui escalade le fossé de l'hôtel des invalides, qui force les magasins d'armes, qui enlève tous les postes, & fait justice prévôtalement de celui de ses membres qui ose commettre un vol ! O vous ! que le besoin n'afflige pas, heureux du siècle, auriez-vous ce courage & cette intégrité ? Ne vous persuaderez-vous jamais que l'homme qui porte un habit différent du vôtre, vous égale en mérite ou vous surpasse peut-être ? Mais la vanité est si trompeuse !

Enfin, malgré les paroles de paix apportées le mercredi 15, on ne laissa pas de se mettre sur la défense : tant de fois on s'étoit vu trompé ! D'ailleurs on n'ignoroit pas que la bonté d'un prince ne suffit point pour l'exempter d'erreurs ; le flambeau de l'expérience rarement éclaire l'entendement des rois ! A chaque instant on arrêtoit des convois ou des messages qui découvroient de nouvelles perfidies ; celui-ci avaloit

un billet dont il étoit porteur, cet autre étoit un hussard déguisé, ensuite c'étoit une laitiere avec son pot-au-lait plein d'or, plus loin s'étoit un seigneur travesti en cocher. De tous côtés nos pas étoient entourés de piéges ; ceux mêmes qui se présentoient pour nous servir excitoient justement nos soupçons. Les troupes campées aux environs de Paris, au lieu de s'éloigner, se grossissoient encore, deux nouveaux régimens arrivèrent le matin à Saint-Denis : un convoi de farine y fut arrêté par un ordre secret d'un homme très-connu ; le conducteur vint nous faire sa déclaration ; &, conduit dans les rues, il obtint le rameau civique, récompense flatteuse bien due à son patriotisme. Enfin l'hôtel de cet ambassadeur, du comte de *Mercy*, cet intime conseiller de la reine, fut pourtant investi, & tout ce qui se présentoit visité ; ce ministre de l'empereur insinuoit, dit-on, que l'insurrection des françois ressembloit à celle des brabançons & devoit être traitée de même ; il ignoroit, ce politique très-humain, que des françois ne se comportent pas comme des allemands ; il ne sait pas encore, ce politique si grand, que le génie & les lumieres des peuples déterminent les lois, & non les rêves puérils & vains de ceux qui se disent les maîtres de la terre ! Cependant la nouvelle de son rappel en Allemagne, l'exil de la maison de Polignac & de ses adhérens, celui de l'abbé de Vermond, le renvoi des ministres, l'exil de plusieurs princes, le retour du ministre adoré, formoient le sujet de toutes les conversations ; l'on regardoit ces opérations comme certaines, tant elles étoient désirées ! Lorsque, vers le soir, un bruit sourd annonçoit que les habits du magasin des gardes avoient été enlevés secrettement, & que douze cents soldats des hussards & de Nassau s'étoient introduits dans la ville à dessein de nous surprendre ; dès-lors on forma des retranchemens : ainsi que la veille les façades des maisons furent illuminées, la garde fut augmentée, & beaucoup mieux armée que les jours précédens, tandis que les habitans de plusieurs villes, & notamment ceux de Versailles, venoient à notre secours ; ils nous apprirent, à onze heures du soir, que les

troupes campées entre Paris & Verfailles avoient délogé; ce qui ne put être fu généralement que le lendemain ; mais la nuit fe paffa fans allarmes. Nos ennemis confternés étoient dans la douleur ; le Prince de Condé fuyoit de Chantilly, où il s'étoit retranché ; les miniftres étoient difgraciés ; M. Foulon fit répandre le bruit de fa mort pour éviter les recherches ; les Polignacs défertoient ; le refte de la cabale étoit confus, défefpéré & incertain d'échapper à la vengeance publique.

DÉTAILS

Du Vendredi 17 Juillet.

NOUS vîmes enfin lever l'aurore du beau jour de la France ; bientôt on apprend que le monarque aimé va venir parmi nous, qu'inceffamment il arrive ; la joie éclate de toutes parts : la milice prend les armes, elle vole au devant de fon roi ; des horreurs de la guerre, ce peuple marchant, pour ainfi dire, fur les corps de deux cens citoyens égorgés ; ce peuple, qui ne refpiroit avant que le carnage, qui portoit par-tout le fer & la flamme, qui du fein des traîtres arrachoit les entrailles palpitantes : les mains encore fumantes de leur fang, ce peuple va, le front rayonnant d'allégreffe, préfenter à fon roi la palme de la paix ! François, quelle loyauté, quelle confiance ! O ma Nation, toi feule, tu fais adorer, comme tu fais te venger !

Mais enfin, une brillante jeuneffe, en armes, vole fur la route où doit paffer le monarque ; elle forme une cavalerie nombreufe & une infanterie plus nombreufe encore ! Cent mille citoyens ce jour là portoient les armes dans la capitale ; une partie bordoit les avenues, depuis la bar-

rière de la Conférence, jufqu'à l'Hôtel-de-ville; vingt mille peut-être fe préfentoient encore pour former le cortége : gardes-françoifes, milice bourgeoife, foldats des petits corps, gardes de Paris, gardes de la ville, tous étoient confondus, mêlés, fans diftinctions; tous étoient amis; tous étoient citoyens: mais comment fe repréfenter une multitude immenfe, placée dans les rues, fur les quais, les places, aux fenêtres des maifons, fur les toits; chacun fe traitant avec douceur, avec complaifance même, on n'y voyoit point ce tumulte, ces bouleverfemens, cette irritation d'une populace contenue par des foldats à gage; non, les riches accueilloient les pauvres avec bonté; les rangs n'exiftoient plus, tous étoient égaux! Mais ce fexe affable & charmant qui du haut des balcons, des croifées, jetoit à pleines mains des cocardes patriotiques; des touffes de rubans ondoyans dans les airs, foulevés, agités, emportés au loin; & retombant enfin, enlevés par les armes & les guerriers, fe difputant l'honneur d'avoir le front orné des mains de la beauté: vers les deux heures, le cortége s'annonce au bruit des canons; les coups preffés fe fuccèdent; les habitans de Verfailles, quoiqu'à pied, avoient efcorté le roi jufqu'aux portes de Paris; cependant, notre cavalerie avoit été les dévancer jufqu'à Séves; elle revient fur fes pas; elle ouvre la marche; elle s'avance avec ordre, au milieu des haies de citoyens impatiens de plaifir & de bonheur; quel fpectacle touchant & fublime! Ce n'eft plus un maître impofant & terrrible, environné de fes foldats févères, de fes gardes orgueilleux; ce n'eft plus ce luxe inoui, gage certain de la misère des peuples; appareil éclatant qui frappe les yeux fans rien dire à l'ame; ce n'eft plus un prince abfolu qui vient prononcer fes décrets arbitraires, & émanés de fa feule volonté, & non des loix; ce n'eft point cela; c'eft un grand Roi, le plus grand des monarques, le plus chéri de tous, qui, fans fuite, fans gardes, fans efcorte, paroît au milieu d'un peuple qui l'idolâtre; ce font les auguftes repréfentans de la nation, qui, fans diftinction, entou-

rent & précèdent le Roi. Le duc de Villeroy le maréchal de Beauleveau, le duc de Villequier & le comte d'Eſtaing l'accompagnent; ce ſont des citoyens qui environnent ſa voiture; les uns accompagnent les portières, les autres guident les rennes de ſes courſiers orgueilleux. Le ſentiment, l'amour reſpectueux, la tendreſſe ſe diverſifient; les repréſentans ſe varient ſous mille formes; les cris d'allégreſſe font retentir les airs; le canon fait trembler la terre; jamais, non, jamais ce monarque ne fut plus exalté, ne fut ſi grand, ſi puiſſant... ne craignez pas, le ciel peut-être vainement au milieu de ſes ſujets pourroit l'attaquer! mille vies ſeroient ſacrifiées plutôt..... Que dis-je? eſt-il un être ſenſé qui ne ſache que l'amour des peuples eſt la plus sûre garde des rois. Enfin, l'héritier du ſceptre du grand Henri, l'héritier de ſes mœurs, de ſa bonté, fut ainſi conduit en triomphe au milieu de ſon peuple juſqu'à l'hôtel-de-ville; il deſcend, la milice croiſe les armes depuis la voiture juſqu'à la porte de l'hôtel, & forme une voûte d'acier impénétrable à toutes les forces humaines: le roi arrive, il ſe place ſur le trône; des larmes de ſentiment échappent de ſes yeux; le ſage M. Bailly faiſant les fonctions de maire de Paris & de chancelier fait couler dans les cœurs, avec une éloquence douce & perſuaſive les charmes inouis du ſentiment, M. *de Tollendal*, M. *de Saint-Méry*, avec une reſpectueuſe ſenſibilité, expriment au monarque les vœux ſincères de ſon peuple; le roi veut parler; l'expreſſion de ſon cœur s'arrête ſur ſes lèvres! cependant il fait bientôt entendre ces paroles ſi remarquables, ſi belles, ſi dignes d'un bon roi: *mon peuple peut toujours compter ſur mon amour.* Prince auguſte, puiſſent les flatteurs ne jamais tromper ton ame!

Pour dernier gage de paix, le roi voulut enfin accepter la cocarde de la milice de Paris, & en reconnoître M. de la Fayette colonel général. Sa majeſté ſe montra enſuite à l'une des fenêtres de la ſalle; les cris de *vive le roi* furent répétés par cent mille bouches: le roi ſortit enſuite; & pour nouveau ſigne de paix, la milice renverſa ſes armes; le

même cortége qui l'avoit amené l'accompagna par-tout fur fon paffage, il trouva les cœurs pleins de joie & d'amour: *vive le roi* ne fut qu'un cri général & non interrompu; les tranfports étoient plus marqués même qu'ils ne l'avoient été jufqu'alors; le roi parut pénétré d'un accueil fi touchant, & le peuple répondoit à ces fignes de bonté par de nouvelles expreffions de de fa tendreffe. C'eft ainfi que fa majefté fut accompagnée jufqu'à Verfailles.

C'eft ainfi que fe termina cette fuperbe & heureufe journée, qui eft pour la nation l'aurore d'un avenir brillant & flatteur, & fi nous réuniffons le Sully moderne au petit fils de Henri-le-Grand. Nos larmes font donc taries, nos maux prefque oubliés, & nos vœux déformais feront comblés !

O mon roi ! puiffiez-vous fentir le prix de commander à un peuple libre ! Et vous, François, puiffiez-vous n'oublier jamais que c'eft au fein des lumières que naîtra toujours la liberté, l'abondance, la paix & le bonheur !

PRUDHOMME, TOURNON, *rue Jacob, faubourg Saint-Germain.*